



## Création

# Installation Le paradis blanc de Pierre Ardouvin

À la Maison des arts de Malakoff, l'artiste propose une déambulation dans un décor enneigé empreint d'une douce mélancolie à la découverte de ses installations pleines de fantaisie et d'ironie

**MALAKOFF** ■ Il a neigé sur Malakoff. Mais le plus surprenant c'est que les flocons ont pénétré à l'intérieur de la Maison des arts, ont envahi ses deux niveaux, le rez-de-chaussée et le premier étage et ont tout recouvert, du sol aux meubles, de la table à repasser à la table à manger. Pierre Ardouvin (né en 1955, classé 112<sup>e</sup> dans Artindex France 2015) a d'ailleurs intitulé son exposition « Retour dans la neige », reprenant là le titre d'une nouvelle de l'écrivain suisse Robert Walser. Avec cette neige artificielle synthétique, tout est blanc, immaculé et d'autant plus lumineux que de fins voilages sont accrochés devant les fenêtres. Dans cet environnement, et comme toujours avec la neige, tout semble ouaté, calme, silencieux, mis à distance, même le temps paraît suspendu. Seuls quelques chemins, tels ces passages qui sont dégagés dehors sur les chaussées lorsqu'il a réelle-

ment neigé, permettent de circuler dans l'espace. Ils ont été mûrement pensés pour nous faire découvrir des angles, des ambiances et dévoiler les œuvres accrochées aux murs, réalisées par Ardouvin : d'une part cinq dessins, d'autre part une série d'une dizaine de tableautins aux allures de boîtes d'entomologiste, puisqu'ils sont le résultat d'inclusions, dans de la résine, de cartes postales des années 1960 sur lesquelles sont posés des papillons ou insectes volants qui viennent contaminer l'image. Le parcours nous conduit également à certains objets disposés çà et là : ici un petit chien en plastique dans un verre rempli d'une eau qui semble glacée (encore de la résine, en fait), là une assiette Arcopal avec une bague représentant une tête de mort prise dans cette même résine d'inclusion transparente travaillée pour lui donner l'aspect craquelé, fissuré du gel. Ailleurs une petite



Vue de l'exposition de Pierre Ardouvin, « Retour dans la neige », Maison des arts de Malakoff, 2015. © Photo Didier Robas, courtesy de l'artiste, Maison des Arts de Malakoff et galerie Praz-Delavallade, Paris

tête de poupée décapitée dans un bol doré ou encore un petit jouet caravane dans une coupelle. Autant d'objets trouvés, glanés, présentés comme des souvenirs frigorifiés.

Disposés comme des indices, entre les cailloux du Petit Poucet et les éléments d'un rébus, ils sont comme toujours dans les œuvres d'Ardouvin, directement liés au



monde de l'enfance et à sa mémoire plus ou moins cotonneuse.

### Mises en scènes nostalgiques

Car selon l'un des grands thèmes de l'artiste, c'est bien encore de temps dont il s'agit ici. Et même de tous les temps : le temps qu'il fait (il neige), le temps qu'il est (le moment), le temps qui fut et qui fuit (la mémoire). Une mémoire à la fois collective et individuelle, intime. La première qui, sur fond de culture populaire, a toujours jalonné les œuvres d'Ardouvin notamment par le biais de la musique, se manifeste ici au travers d'une partie du mobilier qui sous sa couche de neige nous fait reconnaître des chaises, bureaux, tables de collectivités, directement en provenance des services techniques de la ville. La mémoire individuelle, elle, est plus ambiguë. Car plus on regarde les images et les objets, plus ils laissent au fur et à mesure planer une impression d'étrangeté, presque de malaise. La grande réussite de l'installation est là, dans sa capacité à nous embarquer sur le terrain de l'humour et de la poésie et en même temps à nous faire basculer progressivement dans un univers beaucoup plus grinçant, inquiet, parfois assez morbide avec ces insectes morts, ces objets pétrifiés, cet intérieur comme recouvert d'un linceul.

Car dans cet univers feutré, mollené, la mort rôde, au point qu'on s'attend presque à découvrir un cadavre gelé dans le placard. Climat à la fois énigmatique et glacial, dans une ambiance qu'on pourrait situer entre la *Partie de Chasse* d'Enki Bilal et le *Top of the Lake* de Jane Campion. Cependant, l'ensemble n'a rien d'un décor. Pierre Ardouvin connaît la question et a suffisamment réfléchi justement à la limite, la frontière entre l'installation et la mise en scène pour ne pas faire une sortie de route et rentrer dans le décor, dans tous les sens du terme. S'il lui emprunte de façon ostensible des astuces, des artifices, des illusions, ce n'est que pour mieux introduire la fiction que le spectateur va continuer avec sa propre histoire. Dès lors, de la même manière que la neige réfléchit la lumière, l'œuvre nous renvoie à nous-même, comme un miroir, nous incite à un voyage imaginaire et nous invite à exprimer nos propres projections, appréhensions, peurs, solitudes, attentes, souvenirs ou désirs. Et à partir de là, mystère... on en oublie le temps.

**Henri-François Debailleux**

**PIERRE ARDOUVIN, RETOUR  
DANS LA NEIGE**, jusqu'au 3 mai,  
à la Maison des arts, 105, avenue  
du 12 février 1934, 92240 Malakoff,  
tél. 01 47 35 96 94, <http://maison-desarts.malakoff.fr>, mercredi-vendredi 12h-18h, samedi-dimanche 14h-18h, entrée libre.



## Photo Une fascination italienne

Les images de l'Italie de Bernard Plossu dessinent le récit d'une balade hors du temps

**L'ITALIE DE BERNARD PLOSSU,** jusqu'au 5 avril 2015, Maison européenne de la photographie, 5/7 rue de Fourcy, 75004 Paris, [www.mep-fr.org](http://www.mep-fr.org), mercredi-dimanche, 11h-20, entrée 8 €. Catalogue coéd. Xavier Barral MEP, 216 p., 39,50 €.

**PARIS** ■ L'Italie, Bernard Plossu (né en 1945, classé 173<sup>e</sup> dans Artindex France 2015) la préfère hors saison, sous un ciel gris ou nuageux, plutôt qu'en plein soleil, et en bord de mer plutôt qu'à l'intérieur de ses terres. Ses photographies parlent pour lui. 1970, année du premier voyage, ou 2010, le regard qu'il porte sur le pays n'a pas changé. Images noir et blanc ou en couleur mate au charbon (tirage Fresson), on se laisse porter par l'unité de ton, la narration fluide des clichés rangés dans une intertextualité sensible sans ordre chronologiquement, ni thématique. « *En Italie je laisse les photos arriver* », dit-il, conduit par ce qu'il voit bien sûr, mais surtout « hanté » par sa littérature, sa peinture et son cinéma qui imprègnent nombre de ses photographies. En exergue du catalogue de l'exposition, la phrase de Carlo Emilio Gadda : « *Il regardait au-delà des choses...* » est on ne peut mieux choisie. Rome, Milan, Palerme, Gênes, Lucques, Naples ou Palerme ; Italie du Centre, des Alpes, du littoral ou des îles : Bernard Plossu trace d'une écriture visuelle tendre l'attachement qu'il porte à cette terre tant contée par sa mère durant son enfance. Son propos, il ne l'ancre pas pour autant dans



Bernard Plossu, *Italie, Milan*, 2008.

© Bernard Plossu

le souvenir. Il n'a par exemple pris aucune photographie d'Urbino, le village de son arrière grand-mère, visité sans désir de prolonger le séjour. L'intérêt est ailleurs, dans l'évocation d'une présence, d'une peinture de Giorgio Morandi, d'une séquence d'un film de Pasolini.

### Instantanés éternels

Une meule de foin isolée sur une terrasse surplombant la mer, un soulier vernis, une nuit de pleine lune à Naples ou à Florence, une route de montagne miroitante, un homme appuyé sur une rambarde ou une femme traversant une place... : comme d'habitude, le récit est modeste. L'économie est sa marque, le petit format « *la dimension juste* » selon lui « *pour voyager dans l'image* », les lignes, plans et

formes d'un paysage ou de demeures formant dans la miniature un concentré de sens que Laurie Hurwitz, commissaire de l'exposition développe à mi parcours dans un espace qui lui est propre.

Depuis quarante cinq ans, la narration de Bernard Plossu sur l'Italie a mis hors champ les changements et les mutations de la modernité vécues par les villes et les paysages qu'il arpente longuement à pied. Passé, présent et futur se tournent autour dans un bain d'encre atemporel. Rome a été en 1970 le premier voyage, et une fresque de Pompéi la

première image. Les variations de la fameuse « petite musique plossusienne » sont nombreuses et ses harmoniques douces plus contrastées qu'on ne le croit. Excepté les tirages Fresson, la grande majorité de ceux exposés ont été réalisées par Françoise Nuñez, l'épouse de Bernard Plossu, autre silhouette familière de ses images, autre notation intime et familière de ces séjours en Italie.

**Christine Coste**

### BERNARD PLOSSU

→ Commissariat : Laurie Hurwitz, chargée d'exposition à la Maison européenne de la photographie.

→ Nombre de photographies : 170